

Ma chère Anne-Lise,

Un jour que je suis venue te rendre visite à l'hôpital Broca, je t'ai dit des mots à l'oreille, que tu as écoutés intensément. Je voudrais en redire certains pour toi aujourd'hui, pour tous ceux qui sont venus ici t'accompagner, comme on dit, à ta dernière demeure.

Je te disais l'importance intellectuelle que tu avais eue pour moi et c'est là-dessus que je voudrais insister maintenant. Je voudrais rappeler ton extraordinaire force d'intuition, pas seulement au plan analytique, mais au plan de la pensée, au plan aussi de ce que tu savais repérer, attraper, comme tu aimais dire, dans les textes que tu lisais. L'une des premières fois où, sur le conseil de Fernand Niderman, je suis venue à ton séminaire qui se tenait à ce moment-là rue de Vaugirard, tu venais de lire l'entretien qu'Hannah Arendt avait accordé à Christian Gauss en 1964 à la télévision allemande. Tu questionnais son exclamation en réponse à une question de Gauss : « ce n'est tout de même pas la langue allemande qui est devenue folle ! ». Cette exclamation traduisait selon toi une résistance à admettre que la langue allemande ait pu devenir folle et qu'elle n'était pas indemne d'avoir été hurlée pour mettre les hommes à mort. Toi et Paul Celan en saviez particulièrement quelque chose.

La langue allemande encore, celle que ta mère et toi, retrouviez à Ascona, ce petit paradis situé sur le lac Majeur, où de nombreux juifs allemands et allemands tout court avaient émigré pour fuir le nazisme et où l'on entendait une langue allemande préservée de la peste brune, la langue de Freud, celle que ta mère et toi parliez. Ascona, c'était aussi Monte Verita, où toute l'Europe anarchiste était passée, de Kropotkine à Erich Mühsam, d'Otto Gross à Hermann Hesse, et qui avait inventé ce que les communautés soixante-huitardes redécouvrirent dans les années 1970. Quelque chose de cet esprit-là, de celui du temps des cerises, était passé du monde freudo-marxiste de ton enfance au Labo de la Bastille. J'avais entendu parler de toi par Anne Roussel, mais c'est Renaude Gosset qui m'y a reçue la première fois. À Ascona, tu m'as fait rencontrer Ellen Otten, une amie de toi et de ta mère, veuve de l'écrivain expressionniste Karl Otten. Ellen m'avait parlé de la correspondance que Karl avait eue avec Charlotte Beradt qui avait écrit un livre qui a beaucoup compté pour toi, *Das Dritte Reich des Traums*. C'est de son livre qu'est tiré ce rêve que tu as souvent commenté, celui de cet avocat juif qui, vers 1938, se voit assis sur une corbeille à papier et qui s'accroche un écriteau autour du cou sur lequel est

écrit : « si nécessaire, je cède la place aux papiers ». C'est ce rêve que tu m'as signalé lorsque tu m'as fait connaître ce livre. L'exploration pour un éventuel film sur Ascona avec Nurith Aviv n'a jamais abouti, mais c'est bien grâce à toi, grâce à un tissage de relations comme tu adorais les suivre à la trace, que la traduction du livre de Beradt est parue sous le titre *Rêver sous le troisième Reich*<sup>1</sup>.

Oui, tu adorais tirer les fils des écheveaux qui tricotaient une à une les relations des uns aux autres, et les noms des uns et des autres t'importaient au plus haut point, les noms et leur restitution. Aussi je suis très émue de constater aujourd'hui que le nom de Nadine Fresco et le mien sont associés au tien sur la première page d'un livre, ton livre, avec cette si belle photo de toi qu'on a mise sur la couverture de l'édition de poche. Dans l'un des derniers textes publiés de toi, tu nous appelais « mes pré-effaceuses », pour ajouter aussitôt : « si elles n'avaient pas été pré-effaceuses, accoucheuses de force, *Le Savoir-déporté* n'aurait jamais existé<sup>2</sup>. »

Anne-Lise, je te remercie de m'avoir faite sage femme pour la première fois de ma vie, de m'avoir donné à vivre ces moments pour que *Le Savoir-déporté* puisse voir le jour.

Puisse ton livre, où transparaisent à chaque ligne, ta voix, ton langage, ta sensualité, ton audace, ta douleur, te faire rester parmi nous. Tu t'es voulue, comme tu le disais, « transmissionnaire ». Puisse-t-on continuer de vivre à la hauteur non seulement de ce que tu as voulu nous transmettre, mais aussi de ce que tu nous as transmis malgré toi, malgré nous.

En particulier, ce moment tiré d'un texte de toi écrit juste après ton retour des camps. Tu n'avais que vingt-quatre ans :

Après quelques heures interminables, nous partîmes. On se pressa aux lucarnes à s'étouffer : quelques jardins de banlieue défilèrent, de petites maisons ouvrières, des yeux pleins de stupéfaction, puis de détresse se fixèrent sur les nôtres qui se remplissaient de larmes. Un petit cerisier en fleur apparut, resta un bon moment devant la lucarne, disparut au gré d'un recul du train, puis réapparut un court moment pour la dernière

---

<sup>1</sup> Charlotte Beradt, *Rêver sous le troisième Reich*, trad. P. Saint-Germain, Préface M. Leibovici, Postface F. Gantheret, Paris, Payot, collection « Critique de la politique » dirigée par M. Abensour, 2002.

<sup>2</sup> « Le savoir-déporté », Entretien de Anne-Lise Stern avec Martine Leibovici, dans *Des expériences intérieures pour quelles modernités ?*, Raymonde Coudert (dir.), Paris, Éditions Cécile Defaut, 2012, p. 105.

fois ; je l'aimais déjà : c'était le symbole du printemps qui était venu en surprise pendant les quinze jours passés à la caserne de Drancy, de la liberté, de la France que nous allions quitter<sup>3</sup>.

Merci Anne-Lise.

Martine Leibovici<sup>4</sup>

---

<sup>3</sup> Anne-Lise Stern, *Le Savoir-Déporté. Camps, Histoire, Psychanalyse* (2004), précédé de « Une vie à l'œuvre », par Nadine Fresco et Martine Leibovici, Paris, « Points », Seuil, 2007, p. 62.

<sup>4</sup> Texte d'hommage lu à la Chambre funéraire des Batignolles, le 21 mai 2013. *NDLR*.